

# Dolce vita berlinoise

Sébastien Canoy  
[www.enkaval.blogspot.fr](http://www.enkaval.blogspot.fr)

Berlin, juillet 2010, premier contact, premier choc. « Quoi cela possible en Europe, en Allemagne ? » Cela : vivre, en ville, une forme de liberté, de celle étanchant l'une des aspirations profondes du cœur humain, né assoiffé. Et puis, derrière des apparences modestes, un art de vivre. Comme de plus en plus de gens autour de moi, j'avais répondu à l'appel de cette ville magnétique, au sort jeté par Berlin l'enchanteur. Avec plaisir et étonnement, j'ai plongé dans le quotidien de Berlin, sa partie est essentiellement, me rafraîchissant des inventions d'utilité collective et me délectant de la détente qu'offre le pouls de cette capitale. Après avoir été hébergé et initié par des amis, je pris pendant un mois une chambre dans un hôtel, incrusté à l'étage d'un immeuble, et situé entre un tripot de poker et une boulangerie hybride, échoppe multifonction comme on en fait

là-bas. Il était suffisamment sordide pour ne pas me donner envie d'y rester mais plutôt de parcourir la ville et m'immiscer dans ses coutures. Sans vélo, on marche beaucoup dans Berlin, animal neuf fois plus grand que Paris !

Berlin a changé, changera. Ville phœnix, aux énergies adolescentes, détruite et réinventée ; nulle part ailleurs les tiraillements du devenir ne se font ressentir de manière aussi vive, de tels endroits sont rares où la vie rend palpable l'instant présent dans son état de métamorphose. On peut mesurer ici les bénéfices d'avoir longtemps eu une capitale culturelle distincte d'une capitale économique. C'est un mode de vie tout différent qui en résulte, car les intérêts, quoique complémentaires, sont néanmoins autres. À Berlin communiquent de façon créative ce que nous avons pris l'habitude de nommer l'Europe centrale et de l'Est et l'Europe de l'Ouest.

Je me souviens l'arrivée à Berlin. Au début des arbres nombreux : La ville de ce côté ci est apparemment bordée de forêts et non, comme souvent dans les grandes agglomérations, de zones industrielles et commerciales. Aurait-ils poussé à la faveur de la racine slave présumée de Berlin, « berl » qui veut dire « lieu humide », tant il est vrai que Berlin recèle de rivières, de marais et de lacs à l'intérieur et dans sa périphérie. Le premier émissaire berlinois rencontré, sorti du bois, au milieu de la route, et statufié, est un ours. Il marque la frontière de la ville. En allemand, ours se dit « Bär » [ber], c'est la deuxième hypothèse étymologique sur l'origine de Berlin.

Cependant le premier face-à-face soudaine présence troublante - auquel me confronte Berlin n'a pas été son étymologie... Alors que la « co-voiture » qui me transporte emprunte la large avenue du Kurfürstendamm, dépassant le vaste Tiergarten, avec pour destination le parking du Zoo, se dresse maintenant, à travers un filtre translucide de chaleur, mais inmanquablement, le clocher le plus déroutant et, je dois dire, le plus scandaleux jamais rencontré. Les allemands l'appellent « Hohler Zahn », la dent creuse, et il surmonte la Gedächtniskirche, l'« église du souvenir ».

Le « scandale » visuel, immédiat, réside dans le fait qu'il manque à ce clocher le principal, la flèche symboliquement lancée vers le ciel. A sa place, rien, un vide béant, interpellant, il faudrait dire hurlant. Je devais apprendre que j'avais affaire à une des plus célèbres curiosités de Berlin. Le clocher de cette église séculaire, construite à la fin du XIX siècle, a été détruit par un raid de bombardements alliés, et laissé à l'état de stigmata, en signe de commémoration, d'où son nom. Après le choc visuel, je m'imprégnais pleinement de ce symbole, où se manifestent ensemble au plus haut degré la capacité d'ouvrage et la foi des hommes, en même temps que leur foudroyant pouvoir de destruction auquel la guerre donne libre cours.

Or ce vide subtilement laissé a permis de servir de place à la mémoire. Il constitue ce que je nommerai une « marge active ».

ENTRE SOUVENIRS ET SURVENIRS

